

vres avec une moue dédaigneuse...

—Les deux moitiés de l'humanité voient les choses et les gens sous des angles différents, c'est certain. Nous n'y changerons rien, ma vénérée amie.

—Alors, continuons l'examen. Mais... j'y songe, ma chère Laurence... Claire, votre fille?...

—Claire?... mon Dieu! Vous savez bien qu'elle pleure encore son fiancé. Elle le pleurera éternellement, je crois.

—Pauvre Claire!... Cette fidélité touche à la folie... Parce que son fiancé est mort, est-ce une raison pour désertir la vie!... pour renoncer à tout espoir?...

—Aucun raisonnement n'a prise sur son esprit!... dit la mère avec accablement. J'ai lutté contre son obstiné désir de solitude... j'ai pleuré, je l'ai suppliée... elle m'a toujours répondu: "Laissez-moi, ma mère chérie. Je ne peux plus aimer que Dieu, vous et les pauvres!"

—C'est sublime, mais désolant. A vingt-deux ans, quand on n'est pas religieuse, vivre ainsi à l'écart du monde, cela ressemble à quelqu'une de ces folies mystiques dont on parle dans certaines vies de saintes.

Toutes deux se taisaient, émues, au souvenir du tragique accident qui avait coûté la vie à Jean de Pienné, le fiancé de Claire d'Eronde: une chasse mortelle, en plein massif alpin, au cours d'une excursion. Le malheureux jeune homme avait glissé sur une pente neigeuse jusqu'au fond d'un inaccessible ravin. On n'avait même pas retrouvé son corps. Selon la loi des "coulées" de glacier, et en admettant que rien ne fit obstacle à sa descente, le corps probablement enlisé dans l'avalanche, arriverait au bas du massif dans une quarantaine d'années... à moins que mis à découvert par quelque fonte printanière, il ne fut déchiété par les aigles. L'Alpe homicide met quarante ans à rendre ses victimes, ... quand elle les rend!

Or, tandis que la douairière de Montglas et Laurence d'Eronde songeaient à ce triste passé, en regrettant que par un touchant sentiment

de fidélité Claire d'Eronde se refusait à tout mariage, la Providence arrangeait les choses mieux que n'eussent pu le faire la vénérable marquise et la mère de la jeune inconsolée.

III

Le soleil n'ayant pas "lui aux lui-zernes", l'hiver avait cessé ses rigueurs. Briançon, grâce à sa situation élevée, avait eu tôt fait de débarrasser ses rues des neiges accumulées depuis décembre par la pelle des hommes de peine. Sous la bise encore piquante qu'apportait la saveur exquise des sommets immaculés, la petite cité s'était séchée comme par enchantement. Maintenant, les boulevards du tour de la ville et le cours, revoyaient les promeneurs du dimanche, parmi lesquels évoluaient les militaires du régiment récemment installé. Il va sans dire que ces nouveaux venus attireraient l'attention de plus d'une famille, et surtout de celles où il y avait des filles à marier. L'uniforme aura toujours du succès, en dépit du prétendu dédain professé par certains soi-disant "humanitaires" amateurs de formules pacifiques. En attendant qu'on abolisse la guerre — ce qui ne sera pas encore demain — les guerriers conquièrent presque sans coup férir les cœurs et les yeux.

Depuis à peine un mois que le *** de ligne était à Briançon, les habitants savaient déjà sur le bout du doigt le nombre des officiers célibataires. A vrai dire, ils n'étaient pas très nombreux, ce qui leur donnait d'autant plus de valeur. Si, dans certains salons, on se réjouissait de la perspective de relations agréables avec les femmes, les sœurs ou les filles des officiers supérieurs, dans d'autres, on escomptaient les bals où brilleraient les uniformes flambant neufs des fiancés possibles. Une ville de garnison est une ville où l'on s'amuse.

Armand de Jaulieu n'avait pas tardé à prendre pied dans la société briançonnaise. Sa physionomie ouverte et intelligente, une élégance native que rehaussait l'uniforme et

une parfaite correction de manières, rendaient sa société désirable dans tous les centres de réunions mondaines. D'ailleurs, par le fait seul que la douairière de Montglas lui avait ouvert sa maison, en se donnant la peine de le présenter à son clan, il faisait désormais parti de ce clan très choisi et avait obtenu ses grandes entrées dans les salons les mieux fréquentés. Comme il dansait bien, il fut vite le favori de tout un essaim de jeunesse et les mères jetèrent leur dévolu sur ce joli lieutenant dont leurs filles célébraient les mérites chorégraphiques, en attendant de lui en découvrir d'autres, plus pratiques et plus intimes. Lui s'amusait bonnement, sans arrière-pensée. Il dansait "avec toute la ville" selon l'expression de ses camarades et on le surnomma bientôt: "le roi des danseurs".

(A suivre)

A VENDRE.—Un manchon en vision, première qualité, n'ayant été porté qu'un mois et ayant coûté \$75. est offert pour \$45. Adresser à Mme G. O., "Journal de Françoise", 80 rue Saint-Gabriel.

Les chapeaux délicieux complètent la grâce des silhouettes modernes, la grâce des silhouettes modernes, belles qui veulent ce complément indispensable à leurs charmes feront bien de faire une visite au salon de modes de Mme Pageau, 769, rue Sainte-Catherine Est. Jamais on y a mis plus d'art dans la composition des chapeaux. Certaine forme "cloche", dernier cri, vaudra à celle qui le portera d'être admirée des plus indifférents. Les aigrettes géantes, les fleurs aux tons métallisées, les plumes aux couleurs dégradées font rage ainsi que les pompons d'autruche et les moires. Il faut aller voir ces chapeaux pour se donner une idée de leur belle élégance. Allez donc aussitôt que possible à cet établissement.

Mme PAGEAU,
769 rue Sainte-Catherine, Est, entre
les rues Panet et Plessis